

Les jésuites, intermédiaires culturels entre la Chine et l'Europe au XVIII^e siècle

Jacques MARX

La Chine sur papier

Comme le souligne Georges Brunel¹ dans la présentation de l'exposition consacrée à la chinoiserie par le musée Cernuschi au printemps 2007, ce sont principalement les livres illustrés qui ont fourni aux artistes des XVII^e et XVIII^e siècles les informations dont s'est nourrie leur perception des réalités culturelles chinoises : c'est ainsi que le frontispice² du récit consacré par Johannes Nieuhoff (1618-1672) à l'ambassade hollandaise mise sur pied en 1655 a manifestement inspiré la célèbre mise en scène de *L'Audience de l'Empereur* décorant la première tenture chinoise réalisée à la manufacture royale de Beauvais au début du XVIII^e siècle³ : la majesté de l'empereur de Chine est, dans les deux cas, rehaussée par la somptuosité du trône, orné de pieds

¹ G. BRUNEL, « Chinoiserie : de l'inspiration au style », dans *Pagodes et dragons. Exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, Paris, 2007, pp. 11-16.

² *Het Gezantschap der Neêrlandsche Oost-Indische Compagnie, aan den grooten Tartarischen Cham, den tegenwoordigen Keizer van China (...) na't leven in Sina getekent en beschreven door Joan Nieuhof*, Amsterdam, By J. van Meurs, 1665, reproduction d'après l'édition de 1693 dans M. REED and P. DEMATTÉ, *China on Paper. European and Chinese Works from the Late Sixteenth to the Early Nineteenth Century*, Los Angeles, Getty Research Institute, 2007 (fig. 54 ; cat. n° 2, p. 142). Sur l'ouvrage, voir L. BLUSSÉ et R. FALKENBURG, *Johan Nieuhofs beelden van een Chinareis 1655-1657*, Middelburg, Stichting V. O. C. Publicaties, 1987.

³ Reproduction dans M. JARRY, *Chinoiseries. Le rayonnement du goût chinois sur les arts décoratifs des XVII^e et XVIII^e siècles*, Fribourg, Office du Livre, 1981, fig. 3, p. 19.

et d'accoudoirs en forme de dragons⁴. De même, Thibaut Wolvesperges⁵ rapproche les dragons ailés d'une paire de vases montés en buire, du Musée du Louvre, de ceux figurant dans une gravure publiée par Bernard Picart (1673-1733) dans la collection des *Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres... avec une explication historique et quelques dissertations curieuses* (Amsterdam, J. F. Bernard, 1723-1728) ; une réappropriation idéologiquement orientée de sources d'informations diverses (relations de voyages, lettres...), dont le but était, à travers une représentation spectaculaire du « théâtre du monde », de relativiser la position du christianisme par rapport aux autres religions.

On pourrait encore mentionner la maquette de François Boucher pour le *Festin de l'Empereur de Chine*, dans la seconde tenture chinoise réalisée à Beauvais, qui emprunte son motif central à une illustration de Pieter van der Aa (1659-1733) parue dans la collection de gravures formant la *Galerie agréable du monde* (Leyde, 1729)⁶ ; tandis que d'autres éléments – présents notamment dans *Le Mariage chinois*⁷ – trouvent leur origine dans les illustrations du livre d'Arnoldus Montanus (1625-1683), *Gedenkwaardige gesantschappen der Oost-Indische maetschappij in 't Vereenigde Nederland aen de kaisaren van Japan* (Amsterdam, J. Meurs, 1669). Ce dernier exemple met en évidence le rôle de médiateurs joué par les jésuites de la mission de Chine, qu'ont souligné les spécialistes du contact interculturel entre l'Extrême-Orient et l'Occident⁸. Il existe en effet une abondante documentation de caractère encyclopédique contenue dans une série de compilations en provenance du milieu jésuite, la plupart du temps illustrées, dont les mises en scène ont contribué à fournir à la chinoiserie une réserve de motifs décoratifs – oiseaux et insectes, iconographie bouddhique, motifs zoomorphes, costumes et accessoires, etc. – et de stéréotypes, dont a même été tenté un inventaire⁹. De cet ensemble de *jesuitica* formant ce qu'on pourrait appeler « la Chine sur papier », émergent des publications

⁴ C. BREMER-DAVID, « Six Tapestries from *L'Histoire de l'empereur de la Chine* », dans *French Tapestries and Textiles in the J. Paul Getty Museum*, Los Angeles, 1997, pp. 80-97 ; et E. A. STANDEN, « The Story of the Emperor of China. A Beauvais Tapestry Series », *Metropolitan Museum Journal*, 11, 1976, pp. 103-117.

⁵ « Les marchands-merciers et la Chine, 1700-1760 », dans *Pagodes et dragons...*, *op. cit.*, p. 21 ; et cat. 47, p. 165.

⁶ A. LAING, *François Boucher, 1703-1770* (Exh. Cat. Metropolitan Museum of Art), New York, 1986 ; Pascal-François BERTRAND, « La seconde *Tenture chinoise* tissée à Beauvais et Aubusson. Relations entre Oudry, Boucher et Dumons », *Gazette des beaux-arts*, 116, n° 1462, novembre 1990, pp. 173-184 ; P. STEIN, « Boucher's Chinoiseries : Some New Sources », *The Burlington Magazine*, 138, n° 1122, sept. 1996, pp. 598-604.

⁷ L. DÖRY, « Würzburger Wikereien und ihre Vorbilder », *Mainfränkisches Jahrbuch für Geschichte und Kunst*, 20 [1960], pp. 189-216, et H. BÖRSCH-SUPAN, *China und Europa. Chinaverständnis und China Mode um 17 und 18 Jahrhundert*, Charlottenburg, 1973, p. 287.

⁸ SHENWEN LI, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVIII^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 173 ; M. DÉTRIE, « L'image de la Chine dans les récits des voyageurs occidentaux », dans *Pagodes et dragons*, *op. cit.*, pp. 24-28, *ici* p. 25.

⁹ SITU HUANG, *Le Magot de Chine ou trésor du symbolisme chinois*, Paris, You-Feng, 2001.

majeures, comme la *China illustrata*¹⁰ du jésuite Athanase Kircher (1602-1680), qui restera longtemps une référence incontournable pour les admirateurs occidentaux de l'Empire du Milieu. En parcourant ses magnifiques planches in-folio, les lecteurs de l'ouvrage pouvaient y découvrir l'architecture « [...] et les autres prodigieuses fabriques de la Chine » ; la Grande Muraille, les ponts remarquables, les pagodes (terme français qui, par extension, désignait aussi, au XVIII^e siècle, l'idole adorée dans un temple)¹¹, le grand canal impérial, etc. Une caractéristique spécifique du livre préfigurait la chinoiserie ; le mélange d'éléments extrême-orientaux et occidentaux : c'est ainsi qu'une planche hors-texte montre l'empereur mandchou Kangxi (1654-1722) revêtu d'un vêtement chinois, mais dans un décor architectural manifestement inspiré des palais occidentaux. Il a d'ailleurs été remarqué qu'un an après la parution de l'ouvrage, Louis XIV, ébloui par les estampes et les descriptions montrant les souverains d'Asie dans un environnement luxueux, faisait tendre les murs de son appartement de Versailles de somptueux tissus importés de la Chine¹². Il n'est pas non plus sans intérêt de remarquer que, dans la *China illustrata*, le portrait de l'empereur voisine avec celui d'un jésuite qui fut appelé à jouer un rôle déterminant à la cour de Pékin, comme président du Tribunal des observations astronomiques, l'Allemand Johann Schall von Bell (1592-1666)¹³ : les deux personnages sont présentés dans des attitudes semblables, en costume chinois, dans des postures parallèles, ce qui suggère inévitablement l'établissement d'une connexion Chine-Europe.

Dans certains cas, l'inspiration « chinoise » est directe, immédiate : ainsi, l'estampe (Fig. 9) montrant le fondateur de la mission de Chine, Matteo Ricci, en compagnie

¹⁰ *China Monumentis qua Sacris qua Profanis, Nec non variis Naturae et Artis Spectaculis, Aliarumque rerum memorabilium Argumentis illustrata...*, Amstelodami, apud Joannem Janssonium, et Elizeum Weyerstraet, 1667 (H. CORDIER, *La Chine en France au XVIII^e siècle*, Paris, H. Laurens, 1910, vol. 1, p. 26 ; C. SOMMERVOGEL S. J., *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles, Scheppens-Paris, A. Picard, t. 8, 1898, vol. 4, col. 1063. Trad. française : *La Chine d'Athanase Kircher de la Compagnie de Jésus, illustrée de plusieurs monuments tant sacrés que profanes et de quantités de recherches de la nature et de l'art...*, Amsterdam, J. Janssen et É. Weyerstraet, 1670).

¹¹ Évoquant la biographie du Bouddha dans ses *Lettres chinoises, ou correspondance philosophique, historique et critique entre un Chinois voyageur à Paris et ses correspondants à la Chine, en Moscovie, en Perse et au Japon, nouvelle éd. augmentée, par l'auteur des Lettres juives et des Lettres cabalistiques*, La Haye, 1739-1740, le marquis d'Argens déclare : « ce ne fut qu'à trente ans qu'étant tout à coup pénétré de la Divinité, il devint Fo, ou Pagode » (vol. 1, lettre 11, p. 83).

¹² A. GRUBER, « Chinoiseries », dans A. GRUBER et B. PONS, *L'Art décoratif en Europe. Classique et Baroque*, Paris, Citadelles et Mazenod, 1992, pp. 227-323, ici pp. 234-235.

¹³ Sur Schall, voir L. PFISTER, *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)*, Chang-hai, Missions catholiques, 1932-1934 (*Variétés sinologiques*, n° 59-60), vol. I, n° 49, pp. 162-182 ; J. DUHR S. J., *Un jésuite en Chine. Adam Schall, astronome et conseiller impérial (1592-1666)*, Bruxelles-Paris, Desclée de Brouwer, 1936 ; P. HANOZIN S. J., *L'Évangile par la route des étoiles. Jean-Adam Schall, S.J., en Chine*, Louvain, mai 1937 (*Xaveriana*, n° 161) ; A. VÄTH, *J. A. Schall von Bell S.J. Missionar in China, kaiserlicher Astronom und Ratgeber am Hofe von Peking, 1592-1666*, Nettetal, Steyler Verlag, 1991 (*Monumenta Serica Monograph Series*, 25).

de son disciple Xu Guangqi (Paul Siu, 1562-1633)¹⁴ devant un autel que surmonte une représentation de la Vierge à l'Enfant, est reproduite quasi littéralement dans la décoration d'un cabinet de laque allemand de 1710¹⁵. On mentionnera également les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* (1692) du père Louis Le Comte (1655-1728)¹⁶ ; et, surtout, la vaste compilation publiée sous le titre *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* (1735), du père Jean-Baptiste Du Halde¹⁷. Composé à partir de l'abondant courrier envoyé de Chine en Europe par les missionnaires sous le nom de *Lettres édifiantes et curieuses*, l'ouvrage – maintes fois réédité¹⁸ – fut à l'origine de la vague de sinophilie qui déferla sur l'Europe au siècle des Lumières¹⁹, et a aussi été utilisé par Diderot pour la rédaction de l'article *De la philosophie des Chinois*, dans la grande *Encyclopédie*²⁰. Une des vignettes décoratives insérées par Du Halde – celle qui illustre le chapitre de la description consacrée à la province du *Guangdong*²¹ – est particulièrement évocatrice du trafic artistique entre la Chine et l'Europe : elle montre un amateur d'art occidental, en habit, faisant son choix, sur les quais de Canton que domine une architecture typiquement extrême-orientale, parmi les œuvres d'art mises à sa disposition par des marchands hanistes²².

¹⁴ Il fait partie, avec Li Zhizao (1565-1630), baptisé Léon en 1610, et Yang Tingyun (1557-1627), baptisé Michel en 1612, du groupe des « trois piliers de l'évangélisation ». Sur Paul Siu, voir la notice de J. C. YANG, « Hsü Kuang-ch'i », dans A. W. HUMMEL, *Eminent Chinese of the Ch'ing Period (1644-1911)*, Washington, U.S. Government Printing Office, 1943, vol. 1, pp. 316-319.

¹⁵ B. SANDER, *Ein Kabinettschrank mit Chinoiserien, um 1710*, Landesmuseum Schloss Gottorf. Patrimonia Kulturstiftung der Länder, 2002.

¹⁶ *Un jésuite à Pékin. Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*, éd. F. TOUBOULE-BOUYEURE, Paris, Phébus, 1990. Sur Le Comte, voir L. PFISTER, *op. cit.*, vol. 1, n° 172, pp. 440-443.

¹⁷ I. LANDRY-DERON, *La Preuve par la Chine. La « Description » de J.-B. Du Halde, jésuite, 1735*, Paris, Éd. de l'E.H.S.S., 2002.

¹⁸ *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*, Paris, 1717-1774, 31 vol. ; Paris, Merigot, 1780-1783, 26 vol. ; Toulouse, N.-É. Sens et A. Gaude, 1810-1811, 26 vol. ; Lyon, Vernarel, 1819, 14 vol. ; Paris, Gaume, 20 vol., 1829-1832 ; Paris (éd. AIMÉ-MARTIN), A. Pilon, 1875-1877, 4 vol. (Coll. Panthéon littéraire). Extraits dans *Lettres édifiantes et curieuses de Chine par des missionnaires français, 1702-1776*, Paris, éd. Garnier-Flammarion (n° 315), 1970 (éd. I. et J.-L. VISSIÈRE).

¹⁹ N. BROC, « Voyageurs français en Chine. Impressions et jugements », *Dix-huitième siècle*, vol. 22 (numéro spécial *Voyager, explorer*, 1990), pp. 39-49, ici p. 46.

²⁰ J. ADHÉMAR, « Les illustrations », dans A. CALZOLARI et S. DELASSUS (éd.), *Essais et notes sur l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*, Milan, F. M. Ricci, 1979, p. 21-33 ; M. PINAULT SØRENSEN, « La fabrique de l'Encyclopédie », dans *Tous les savoirs du monde : encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXI^e siècle* (Cat. exp.), Paris, Flammarion, 1996, p. 395.

²¹ Paris, P. G. Le Mercier, vol. 1, 1735, p. 24 (reproduction dans M. REED, « A Perfume is best from Afar : publishing China for Europe », *China on Paper, op. cit.*, p. 24).

²² Sur les activités de cette corporation, voir H. CORDIER, « Les marchands hanistes de Canton », *T'oung Pao*, 3, n° 1-5, 1902, pp. 281-315.

Globalement, la production de ce type de textes a trouvé sa source dans une nécessité stratégique ; celle de concrétiser visuellement la splendeur, l'excellence politique et la bonne organisation économique de l'ancien empire chinois, que l'on voulait présenter comme une sorte de reflet en miroir de la civilisation européenne ; seule manière de justifier la présence des pères dans une contrée aussi éloignée. Il s'agissait d'organiser en conséquence la propagande en faveur des missions, comme ce fut le cas au moment où le jésuite Nicolas Trigault (1577-1628), entreprit une tournée (1616) destinée à faire connaître la mission de Chine dans les principales cours de l'Europe, pour laquelle il rassembla des fonds, mais aussi des œuvres d'art et des objets précieux destinés à la promotion de l'entreprise²³. Mais la démarche s'inscrit également dans une longue tradition d'intellectualité, qui allait faire des membres de la Compagnie de Jésus, en accord avec la formidable poussée des savoirs de la Renaissance, des « membres actifs de la République des Lettres »²⁴. En Chine, en particulier, l'objectif fut de constituer un inventaire encyclopédique des réalités chinoises, susceptible de contribuer à la mise en place d'une politique d'adaptation, rendue obligatoire en raison même des spécificités de la civilisation chinoise : on n'était pas, ici, en Amérique espagnole ; la culture autochtone était extrêmement raffinée ; il n'était pas possible de la détruire, il fallait composer avec elle. Les missions jésuites devront donc préférer la symbiose à l'affrontement, même si leur « accommodation » des pratiques chrétiennes aux réalités socio-culturelles chinoises allait leur causer les pires ennuis dans les rangs mêmes de la chrétienté, et déclencher la fameuse « Querelle des rites »²⁵. Cette option allait en revanche faire merveille en favorisant les contacts, facilités par des similitudes d'*habitus* au niveau des pratiques intellectuelles, des missionnaires avec

²³ *De Christiana Expeditione apud Sinas... Auctore P. Nicolao Trigautio Belga ex eadem Societate*, Augustæ Vind., apud Christoph. Mangium, 1615 (rééd. M. RICCI et N. TRIGAUT, *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine, 1582-1610*, Paris, Desclée de Brouwer, 1978). Voir C. SOMMERVOGEL, *op. cit.*, t. 8, 1898, col. 238-244 ; H. CORDIER, *Bibliotheca sinica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois*, 2^e éd., Paris, Guilmoto, 1904-1908, vol. 1, col. 344-346 et 534-535 ; E. LAMALLE S. J., « La propagande du Père Nicolas Trigault en faveur des missions de Chine », *Archivum historicum Societatis Jesu*, vol. 9, 1940, pp. 49-10.

²⁴ L. GIARD, « Le devoir d'intelligence des jésuites dans le monde du savoir », dans L. GIARD (éd.), *Les Jésuites à la Renaissance. Système éducatif et production du savoir*, Paris, P.U.F., 1995, pp. XI-LXXIX, ici p. XXIII.

²⁵ Sur ce sujet, la bibliographie est colossale. Outre les notices de J. BRUCKER, dans le *D.T.C.*, vol. 2 (1905), col. 2364-2391, et de H. BERNARD-MAÎTRE dans le *D.H.G.E.*, vol. 12, 1953, col. 731-741, on consultera avec profit : H. CORDIER, *Bibliotheca sinica, op. cit.*, vol. 1, p. 869-926, (qui mentionne déjà 310 ouvrages concernant ce sujet parus en Europe de 1639 à 1894) ; J. DAVY, « La condamnation en Sorbonne des *Nouveaux Mémoires sur la Chine* du P. Le Comte », *Revue des sciences religieuses*, vol. 36, 1950, pp. 366-397 ; F. BONTINCK, *La Lutte autour de la liturgie chinoise aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Louvain-Paris, 1962 ; R. STREIT, *Bibliotheca Missionum. Asiatische Missionsliteratur*, t. 5 (1600-1699) et t. 7 (1700-1799), Rome, Fribourg et Vienne, Herder, 1963-1965 ; R. ÉTIEMBLE, *Les Jésuites en Chine. La Querelle des rites (1552-1773)*, Paris, Julliard, 1966 ; C. TIMMERMANS, *Entre Chine et Europe. Taoïsme et bouddhisme chinois dans les publications jésuites de l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Antheses, s. d., p. 93-115.

les milieux lettrés confucéens gravitant autour des académies²⁶. Par ailleurs, le recours massif à l'illustration met en évidence le souci de la Compagnie de Jésus de recourir à la démonstration visuelle, au pouvoir des images – sensible notamment dans des mises en scène imprimées rappelant la variété des « cabinets de curiosités » – dans une perspective qui s'accorde bien avec les ambitions de la Contre-Réforme, tout en rencontrant les objectifs de la Compagnie : exalter la présence visible de Dieu sur la terre²⁷. Cette ambition découle du projet même exposé dans le texte fondateur que sont les *Exercices spirituels* (1548) d'Ignace de Loyola, où la pratique méditative s'appuie de manière privilégiée sur la vue, comprise comme la pointe la plus fine de la hiérarchie sensorielle²⁸.

Le processus est double : d'une part, les jésuites ont proposé aux catéchumènes chinois des représentations imagées de la vie du Christ empruntées aux *Evangelicae Historiae Imagines* accompagnant les *Adnotationes et Meditationes in Evangelia* (publiées sur les presses des Plantin, à Anvers, en 1593) de Jérôme Nadal, et adaptées à l'environnement socio-culturel local²⁹ ; d'autre part, ils ont accommodé à leur tour aux attentes du public cultivé européen une certaine représentation de l'univers mental confucéen. C'est ainsi qu'un des textes les plus représentatifs de l'effort de compréhension poursuivi par les jésuites à l'égard des Classiques chinois, le *Confucius Sinarum philosophus* (Paris, D. Horhemels, 1687) de Philippe Couplet, inclut un portrait de Confucius présentant le sage trônant au centre d'une bibliothèque, qui comporte non seulement des livres chinois, mais aussi des *in-folio* aux reliures manifestement européennes. Le philosophe chinois est donc vu comme un élément référentiel de la « Bibliothekenstrategie » menée par la Compagnie, en vue de créer une association étroite entre le christianisme et la pensée chinoise³⁰. Les images de la Chine transmises par les jésuites en Europe ne sont donc pas des représentations neutres et déconnectées de leur contexte ; elles sont aussi porteuses des références

²⁶ A. CHAN S. J., « Late Ming Society and the Jesuit Missionaries », dans C. E. RONAN, S. J. and B. B. C. OH, *East meets West. The Jesuits in China, 1582-1773*, Chicago, Loyola University Press, 1982, pp. 153-172 ; J. GERNET, « Recherches sur les académies en Chine », dans *Société et pensée chinoises aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Fayard, 2007, pp. 95-104.

²⁷ E. CORSI, « Late Baroque painting in China prior to the arrival of Matteo Ripa. Giovanni Gherardini and the perspective painting called *Xianfa* », dans *La Missione cattolica in Cina tra i secoli XVIII-XIX. Atti del colloquio internazionale Napoli, 11-12 febbraio 1997*, a cura di M. FATICA e F. D'ARELLI, Napoli, Istituto universitario orientale, 1999 (*Collana Matteo Ripa*, 16), pp. 103-122

²⁸ É. FLAMMARION, « Jésuites de France théoriciens et praticiens de l'image : du XVI^e au XVIII^e siècle. La chair et le verbe », dans *La Chair et le Verbe. Les jésuites de France au XVIII^e siècle et l'image*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2008, p. 9-44.

²⁹ P. RHEINBAY, « Nadal's religious iconography reinterpreted by Aleni for China », dans *Scholar from the West. Giulio Aleni and the Dialogue between China and Christianity*, ed. by T. LIPPIELLO and R. MALEK, Nettetal, Steyler Verlag, 1997 (*Monumenta Serica Monograph Series*, 42), p. 323-334.

³⁰ C. VON COLLANI, « Philippe Couplet's Missionary Attitude towards the Chinese in *Confucius Sinarum Philosophus* », dans J. HEYNDRICKX, C.I.C.M. (éd.), *Philippe Couplet (1623-1693). The Man who Brought China to Europe*, Nettetal, Steyler Verlag, 1990, p. 37-54.

psychologiques et culturelles sous-tendant l'adaptation de la mission à la réalité chinoise.

Arrière-plans idéologiques

Cette réalité s'accompagne d'arrière-plans idéologiques : le livre de Couplet comporte une dédicace très louangeuse à *Ludovico Magno Regi Christianissimo*, qui associe la personne du roi Louis XIV à l'entreprise jésuite en Chine. Couplet entendait manifestement établir un lien entre la conception chinoise du gouvernement idéal, dans lequel les gens du commun sont complètement « soumis aux gens intelligents » ; et la monarchie absolue ou le despotisme éclairé³¹. C'est également grâce à un jésuite, le père Joachim Bouvet (1656-1730)³², que la cour de Versailles découvrit *L'Etat present de la Chine en figures* (Paris, P. Giffart, 1697), un magnifique album – auquel Henri Cordier attribuait l'introduction de la chinoiserie en France³³ – comportant 19 planches représentant les costumes de la Chine, depuis l'empereur en habit de cérémonie jusqu'aux bonzes en habit ordinaire. L'ouvrage, entré dans la bibliothèque du roi avec d'autres ramenés de Chine, allait livrer aux artistes un répertoire quasi inépuisable de types et de costumes qui inspirèrent dans la suite les peintres français amenés à traiter ce sujet³⁴. Mais l'apparition, à la cour de Versailles, de l'image de l'empereur de la Chine, souverain absolu régnant aux confins de la terre, n'est certainement pas exempte d'arrière-pensées, comme le montre le célèbre *Portrait historique de l'empereur de Chine* (Paris, É. Michallet, 1697) dans lequel Bouvet compare l'empereur Kangxi (1662-1722)³⁵, figure marquante de la dynastie des Qing et principal protecteur des jésuites de Chine, à Louis XIV. La dédicace au roi présente Kangxi comme un monarque qui a le bonheur « de lui ressembler par plusieurs endroits ». Il a un génie aussi sublime que solide, un cœur encore plus digne de l'empire ; il est maître de lui-même comme il l'est de ses sujets ; il est glorieux dans ses grandes entreprises, il réunit toutes les grandes qualités qui forment le héros. Il a 44 ans, un air majestueux et d'immenses qualités : il a, dans sa jeunesse, appris le maniement des armes ; du goût pour la musique, et estime celle d'Europe tant pour les

³¹ SIAO KING-FANG, « La Chine inspiratrice du despotisme éclairé », *Bulletin international des sciences historiques*, n° 45, oct. 1939, p. 181-225.

³² L. PFISTER, *Notices biographiques, op. cit.*, vol. 1, n° 171, pp. 433-439. Voir le *Voyage de Siam du père Bouvet*, introd. et notes de J. C. GATTY, Leiden, E. J. Brill, 1963 ; C. VON COLLANI, *P. Joachim Bouvet, S. J. Sein leben und sein Werk*, Nettetal, Steyler Verlag, 1985 (*Monumenta Serica Monograph Series*, 17). Sur les circonstances du voyage de Siam, voir I. LANDRY-DERON, « Les mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV 1685 », *Archive for History of Exact Sciences*, vol. 55, n° 5, 2001, pp. 423-463, et D. VAN DER CRUYSSSE, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

³³ *La Chine en France au XVIII^e siècle*, Paris, H. Laurens, 1910, p. 30.

³⁴ N. MONNET, « Les livres chinois de Louis XIV », dans *Kangxi empereur de Chine (1662-1722). La Cité interdite à Versailles* (Cat. exp.), Paris, Réunion des musées nationaux, 2004, p. 205-218 ; R. BACOU et M.-R. SÉGUY (éd.), *Collections de Louis XIV* (Cat. Exp. Musée de l'Orangerie, 2000-2001, pp. 226-229) ; J. WITEK, « Jean-François Fouquet and the Chinese Books in the French Royal Library », dans *Les Rapports entre la Chine et l'Europe au temps des lumières. Actes du III^e Colloque international de sinologie*, Paris, 1980, pp. 145-172.

³⁵ Voir L. FRÉDÉRIC, *Kangxi, grand Khân de Chine et Fils du Ciel*, Paris, Arthaud, 1985.

principes que pour les instruments. Bouvet parle des audiences qu'il accorde chaque matin ; des remontrances que d'humbles particuliers lui font connaître quand il sort par exemple de Pékin pour aller à la chasse. Il n'a pas de favoris, juge par lui-même, « secret, impénétrable dans ses desseins » ; réunit beaucoup d'informations, écoute beaucoup, a un grand bon sens naturel qui lui fait ordinairement prendre le parti le plus juste dans « toutes les affaires douteuses ». Certes, il est encore engagé dans le paganisme, ce qui empêche ces qualités d'avoir une vraie légitimation, mais on peut espérer que sa conduite « déjà presque à demi chrétienne », l'amènera aux vues de la religion. Et Bouvet de conclure son panégyrique sur une suggestion : l'empereur de Chine demande des jésuites pour mettre sur pied une « espèce d'académie subordonnée à l'Académie française ». Comme tous ses collègues de la mission de Chine, le père estimait en effet que la pratique des sciences offrait un excellent moyen d'apostolat indirect susceptible, par le biais des lumières naturelles, de contribuer à « introduire et planter la foi en Chine ». On comprend mieux, dans ces conditions, l'expression utilisée par Hugh Honour évoquant la deuxième ambassade du Siam à Paris organisée en 1686 par Constant Phaulkon, lorsqu'il qualifie les jésuites de « gardiens jaloux du culte de la chinoiserie »³⁶. Les ambassadeurs extrême-orientaux emportaient en effet avec eux quantité de présents magnifiques, dont les pères s'empressèrent de faire valoir la provenance spécifiquement chinoise. Un présupposé idéologique n'est sans doute pas étranger à cette habitude : on savait que les objets chinois venaient d'un vaste empire ; le roi de France pouvait s'imaginer dans le rôle du Fils du Ciel. Il est clair que la monarchie de droit divin incarnée par Louis XIV pouvait être comparée au « mandat du Ciel » dont l'empereur de Chine était le garant³⁷. Les jésuites ont en fait, à partir de la Chine, contribué à mettre en place une véritable mythologie du Pouvoir, soutenue par des images liées à l'institution impériale. C'est ainsi que les planches gravées par Isidore Stanislas-Henri Helman (1743-1809) pour l'édition des *Faits mémorables des empereurs de la Chine, tirés des annales chinoises* (Paris, chez l'auteur et M. Ponce, 1788) sont en réalité le résultat d'une réélaboration du jésuite Jean-Denis Attiret (1702-1768), à partir d'un texte chinois, le *Dijian Tushuo*, ou « Miroir des empereurs » comptabilisant 81 bonnes actions accomplies par les souverains de la Chine, et susceptibles d'inspirer les candidats à la bonne gouvernance. L'ouvrage est dédié à Marie Joséphine Louise de Savoie (1753-1810), épouse du comte de Provence, frère de Louis XVI, plus connue pour sa passion livresque que pour son charme féminin !

Transferts culturels et technologiques

Le rôle d'intermédiaires culturels des jésuites de Chine a été très important dans la transmission des valeurs de la Chine à la France des Lumières³⁸. On signalera à ce

³⁶ *Chinoiserie. The Vision of Cathay*, London, J. Murray, 1973, p. 58.

³⁷ J.-P. DUTEIL, *Le Mandat du ciel. Le rôle des jésuites en Chine, de la mort de François-Xavier à la dissolution de la Compagnie de Jésus, 1522-1774*, Paris, Arguments, 1994.

³⁸ V. PINOT, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France, 1640-1740*, Paris, P. Geuthner, 1932 ; R. ÉTIEMBLE, « De la pensée chinoise aux philosophes français », *R.L.C.*, vol. 4, octobre-décembre 1956, pp. 466-478, et *L'Europe chinoise*, Paris, Gallimard, 1989.

propos l'étonnante activité des « jésuites de cour », sous le règne de l'empereur mandchou Qianlong (1711-1799), auteur de l'*Éloge de la ville de Moukden*, une ode poétique composée en 1743, chantant le berceau de la dynastie des Mandchous dans la province de Liaoning. L'intention de Qianlong était à la fois politique et religieuse. Il s'agissait d'expliquer comment une petite peuplade avait été choisie comme dépositaire du fameux « mandat céleste » attribuant le pouvoir suprême à l'un de ses représentants³⁹. Or, cette œuvre magnifique, qui présente la particularité d'avoir fait l'objet d'une édition impériale « de luxe » reproduisant le même texte dans 32 graphies différentes et dans deux versions, chinoise et mandchoue, avait été envoyée de Chine en France par un des jésuites les plus connus de la mission, le père Joseph-Marie Amiot (1718-1793), grand pourvoyeur de la Bibliothèque du roi, qui a également traduit le texte en français en 1770 sous le titre *Éloge de la ville de Moukden et de ses environs, poème composé par Kien-Long, Empereur de la Chine et de la Tartarie, actuellement régnant* (à Péking [Paris], 1770). Et, justement, cette œuvre a servi de prétexte à Voltaire, qui en parle dans la première de ses *Lettres chinoises, indiennes et tartares* de 1776. Amiot s'est intéressé aux danses rituelles chinoises et à leur signification, ce qui fait de lui un précurseur de l'ethnographie culturelle⁴⁰ ; mais on lui doit aussi de nombreux mémoires sur des sujets aussi divers que les sciences astronomiques, la médecine, la philosophie, la musique, qui se retrouveront dans une des plus importantes collections documentaires du XVIII^e siècle sur la Chine, les *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois... par les Missionnaires de Pékin*⁴¹. Il suffit de consulter la table des matières de cette imposante compilation (quinze volumes parus entre 1776 et 1791 et deux volumes supplémentaires en 1814), pour se rendre compte que les jésuites de Chine ont été, dans l'histoire des relations entre l'Europe et l'Empire du Milieu beaucoup plus que de simples « passeurs de religions »⁴². Un an après la parution du premier volume, en 1777, était lancée en souscription la traduction de l'ouvrage d'un autre missionnaire de Pékin, le père Joseph-Anne-Marie de Moyriac de Mailla (1669-1748), sous le titre *Histoire générale de la Chine*. La liste des souscripteurs publiée en tête de ce premier volume, permet de dresser le profil sociologique du milieu intéressé par la Chine : on s'aperçoit que ce milieu est composé de personnes appartenant aux plus hautes couches de la société française, avec, notamment, plusieurs ministres. Le paradoxe, c'est que cette souscription se faisait évidemment au bénéfice de la Compagnie de Jésus, dont plusieurs ministres hâtèrent la condamnation ! Mais, pour

³⁹ Extraits dans le catalogue d'exposition de N. MONNET (éd.), *Chine : l'Empire du trait*, Bibliothèque nationale de France, 2004, p. 188.

⁴⁰ Y. LENOIR et N. STANDAERT (éd.), *Les Danses rituelles chinoises d'après Joseph-Marie Amiot*, Namur, éd. Lessius, Presses universitaires, 2005.

⁴¹ J. DEHERGNE S. J., « La Correspondance littéraire des missionnaires de Chine », *Revue de synthèse*, 3^e série, vol. 81-82, 1976, pp. 111-114, et « Une grande collection : les *Mémoires concernant les Chinois* (1776-1814) », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, vol. 72, 1983, pp. 267-298

⁴² P. HUARD et M. WONG, « Les enquêtes françaises sur la science et la technologie chinoises au XVIII^e siècle », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, vol. 53, 1, 1966, pp. 137-226.

les contemporains, il n'y avait pas de contradiction à œuvrer d'une part en vue de la destruction des jésuites ; et de l'autre, à les soutenir dans leur action en Chine. Parmi ces ministres figurait Henri-Léonard Jean-Baptiste Bertin⁴³, né en 1719, conseiller au Grand Conseil (juin 1741), maître des requêtes (avril 1745), intendant du Roussillon (1750-3), de Lyon (1754) de la police (1757), contrôleur général des finances (1759), secrétaire d'État (1762). Dans cette dernière position, il était responsable de Sociétés d'agriculture, de la Compagnie des Indes, et donc des manufactures de porcelaine. Il donna sa démission en novembre 1780, se retira à Chatou et est mort aux eaux de Spa en septembre 1792. On sait que Bertin a exercé une influence considérable sur le mouvement scientifique de son époque, et qu'il est à l'origine de la création en 1762 du cabinet des Chartes. Mais, surtout, il possédait de riches collections d'histoire naturelle et de curiosités chinoises. Il nourrissait de vastes projets d'échanges commerciaux avec la Chine, et dans ce but organisa notamment le séjour (1764) de deux jeunes Chinois convertis, que les jésuites avaient ramené en France⁴⁴. Ils s'appelaient Aloys Ko et Étienne Yang ; ils avaient terminé leurs études au collège de La Flèche et à Louis-le-Grand, et ils souhaitaient obtenir du ministre, alors chargé des affaires de la Compagnie des Indes, un passage sur le vaisseau qui les ramènerait dans leur patrie. Mais Bertin différa d'un an leur retour afin de leur permettre de visiter la France. Il ne s'agissait pas d'une simple visite ; Bertin avait veillé à donner aux deux Chinois une culture scientifique et technique, qui devait leur permettre, à leur retour dans leur pays, de se renseigner efficacement sur le potentiel économique de l'Empire du Milieu. Il s'agissait donc bel et bien de disposer en Chine d'agents de liaison, connaissant parfaitement le français et les arts de la France, ce qui explique qu'on leur fit visiter la Manufacture de porcelaines de Sèvres ; la Manufacture royale de la Savonnerie, notamment dans le but d'évaluer la faisabilité d'une exportation en Chine des tapis français. Les archives de Sèvres font en outre mention, dans leur registre de livraison, d'un certain nombre d'objets (vases, gobelets, soucoupes, etc.), mais aussi d'instruments (une imprimerie portable, une machine électrique, deux microscopes, un télescope) qui furent envoyés en Chine en 1764 et en 1772. Bref, il s'agissait d'opérer ce que nous appellerions aujourd'hui des « transferts de technologie ». C'est que Bertin avait une haute idée de ses fonctions ; il considérait comme important le fait que les missionnaires vivent à la cour impériale ; ce qui permettait d'assurer le rayonnement de la culture française en Extrême-Orient. Il n'hésitait pas non plus à faire parvenir en Chine toutes sortes de cadeaux et présents destinés à la cour. C'est ainsi qu'il remit aux deux voyageurs un exemplaire de la seconde tenture chinoise réalisée par la Manufacture royale de Beauvais, sur les dessins de François Boucher.

⁴³ H. CORDIER, « Les Correspondants de Bertin, secrétaire d'État au XVIII^e siècle », *T'oung Pao*, vol. 14, 1913, pp. 227-257 ; 465-472 ; 497-536 ; F. BAYARD, J. FÉLIX, P. HAMON, *Dictionnaire des surintendants et des contrôleurs généraux des finances, du XVI^e siècle à la révolution française de 1789*, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2000.

⁴⁴ ROI (R.P.), « Visite en 1764 de deux Chinois à la Manufacture royale de Sèvres », *Cahiers de la céramique, du verre et des arts du feu*, vol. 33, 1964, pp. 29-42 ; H. HAUSER, « Histoire d'un contrôleur général, d'un intendant et de deux jeunes Chinois », *R.L.C.*, octobre-décembre 1929, pp. 714-727.

Il est, par ailleurs, intéressant de noter l'étonnant échange culturel auquel cette dernière œuvre a donné lieu, puisque la 9^e tenture, exécutée en 1759, fut offerte à l'empereur Qianlong : saisi d'admiration, ce dernier fit construire un nouveau palais pour les suspendre. On ignore s'il fut réalisé, mais les tapisseries figuraient encore dans l'ancien palais d'été de Pékin, mis à sac par les troupes anglo-françaises en 1860⁴⁵. Les Chinois emportaient aussi avec eux, dans leurs bagages, des questionnaires relatifs aux pratiques artisanales de leur pays : ils étaient priés de répondre sur des sujets aussi divers que la distribution des terres, la culture, la fabrication du papier, les méthodes utilisées en imprimerie, etc. On les avait fait voyager à Lyon ; en Dauphiné ; ils avaient reçu des leçons de physique, de chimie, appris la gravure, et s'étaient exercé à la typographie ; tandis qu'ils se familiarisaient surtout avec la fabrication de la porcelaine française, qui, à l'époque, ne pouvait pas soutenir la comparaison avec la chinoise ; raison pour laquelle on faisait exécuter en Chine même, à Jingdhezen – le plus important centre de production du pays – des « porcelaines de commande », exécutées sur des modèles européens, et ensuite réexportées vers l'Europe. La raison de l'intérêt ministériel pour cette production n'est pas difficile à déceler : le célèbre Réaumur – dont nous savons que l'intérêt pour la Chine trouve son origine dans la lecture des *Lettres édifiantes et curieuses*⁴⁶ – l'explique bien dans un de ses *Mémoires à l'Académie des sciences* (26 avril 1727) ; il observe que la fabrication de la porcelaine a apporté à la Chine des profits colossaux, et qu'il serait grand temps que la France prenne le relais dans ce domaine. En 1717, Réaumur avait déjà identifié les composants principaux de cette céramique, le *kaolin* et le *petuntse*. Le Régent avait fait faire des recherches par les intendants provinciaux en vue d'identifier des gisements éventuels. Réaumur avait aussi procédé à diverses expériences dans lesquelles il remplaçait le *petuntse*, mais il n'avait pas trouvé le secret de la pâte dure, alors même qu'un de ses élèves, Jean Étienne Guettard (1715-1786), avait malgré tout trouvé un gisement qui fut acheté par le duc d'Orléans en 1746.

Les missionnaires ont donc joué un rôle non négligeable dans le développement de ces relations économiques et industrielles, et dans le transfert de la culture matérielle de la Chine. C'est ce que montre l'activité du père François-Xavier Dentrecolles⁴⁷, le troisième supérieur général de la mission française en Chine (1706-1719). Ce serait le « désir d'être utile à ses compatriotes en Europe » – d'aucuns ont, sans l'affirmer ouvertement, suggéré une préfiguration de l'espionnage industriel⁴⁸ – qui l'aurait conduit à s'instruire de tout ce qui concernait la fabrication de la porcelaine. Le père résidait près de Jingdhezen, qui comptait en 1721 un million d'habitants, dans une plaine entourée de montagnes, accessible par deux rivières dont une formait un port naturel. Le travail était organisé sur un mode industriel ; certaines pièces passaient par soixante mains. Les décorateurs étaient spécialisés : certains, par exemple,

⁴⁵ D. JACOBSON, *Chinoiserie*, Londres, 1993, p. 75-76.

⁴⁶ J. TORLAIS, *Un esprit encyclopédique en dehors de l'Encyclopédie. Réaumur*, Paris, Desclée De Brouwer, 1936, pp. 95-96.

⁴⁷ Y. DE (Madame), THOMAZ DE BOSSIERRE, *François-Xavier Dentrecolles et l'apport de la Chine à l'Europe du XVIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres-Cathasia, 1982.

⁴⁸ A. GRUBER, « L'influence de l'Extrême-Orient sur l'art textile européen de l'antiquité au XIX^e siècle », *Catalogue. La Soie*, Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, 1986, pp. 43-48.

n'exécutaient que la décoration de feuilles ou de fruits. D'Entrecolles s'est enquis méthodiquement des particularités de la fabrication ; il a interrogé les ouvriers, et recoupé l'information par la lecture de livres chinois : ses lettres sur le sujet sont un véritable manuel de fabrication. Il est aussi l'auteur d'un extrait d'un ancien livre chinois sur la manière d'élever et de nourrir les vers à soie, et de différentes lettres sur la fabrication des fleurs artificielles, sur les perles, sur les recherches alchimiques en Chine, etc. Une de ses lettres, extrêmement technique, est célèbre⁴⁹ : le père explique comment on peut renforcer les bords d'un vase, sujets à s'écailler. Il fait des suggestions : on pourrait, pour fabriquer le vernis qui, en Chine, est mêlé d'une cendre de bambou, remplacer le bambou en Europe par du sureau. Il constate qu'on remplace parfois le kaolin par une pierre appelée *hoa che*, qui est une espèce de craie, et se demande si on ne pourrait pas retrouver celle-ci en Europe ; il donne de nombreuses indications sur les couleurs employées et la manière de les fabriquer, et il conclut par un appel aux dons : les progrès de la chrétienté à *Kim te tchim*, déjà sensibles dans le nombre d'ouvriers en porcelaine, de confession chrétienne, qui y travaillent, seraient plus grands encore si l'on pouvait agrandir l'église et y entretenir deux ou trois catéchistes. Mais, finalement, tous ces échanges n'ont pas abouti à de véritables échanges économiques : revenus dans leur pays, les deux jeunes prêtres chinois se retrouvèrent dans un climat défavorable à leur mission ; ils durent essayer la défiance de leurs collègues, et ne purent pas, en réalité, exécuter la mission qu'on leur demandait.

Mais il est un autre point notable. Bertin était assez proche du mouvement physiocratique, comme le montrent les mesures financières et fiscales qu'il adopta en vue de soulager le monde agricole et d'encourager la productivité du monde rural. En mai 1763, il institua la liberté du commerce des grains dans le royaume⁵⁰. On ne doit donc pas être étonné si les deux Chinois avaient aussi reçu – mais, cette fois, de Turgot – un questionnaire en 54 points touchant l'économie, l'industrie et l'histoire de la Chine, qui semble avoir été à l'origine de l'essai publié par le ministre sous le titre *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, écrit dès novembre 1766, paru seulement en 1769-1770 dans les *Éphémérides du citoyen*, et en 1770 en tirage à part : c'est un des plus importants textes de l'histoire économique française. On sait que, pour les physiocrates, seule la science économique était de nature à contrebalancer la décadence politique de la France. Et, pour ce faire, la Chine était un

⁴⁹ Dans S. W. BUSHELL, *Description of Chinese Pottery and Porcelain, being a translation of the T'ao Shuo*, Kuala Lumpur, Oxford University Press, 1977, pp. 10-222.

⁵⁰ Sur les rapports entre la Chine et la physiocratie, voir G. WEULERSSE, *Le Mouvement physiocratique en France de 1756 à 1770*, Paris, F. Aclan, 1910 ; A. J. BOURDE, *Agronomie et agronomes en France au XVIII^e siècle*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1967 ; L. MAVERICK, *China. A Model for Europe* (vol. 1, *China's Economy and Government Admired by 17th and 18th century Europeans* ; vol. 2, *Despotism in China, a Translation of François Quesnay's Le Despotisme de la Chine*, Paris, 1767, San Antonio, Texas, P. Anderson, 1946) ; [KOUAN-TSEU], *Economic dialogues in Ancient China. Selections from the Kuan-Tzu, a book written probably three centuries before Christ*. Translators : T'AN POFU and WEN KUNG-WEN (A. K.W. WEN), Edited by L. A. MAVERICK, 1954 ; V. PINOT, « Les physiocrates et la Chine au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 8, 1906-1907, pp. 200-214.

modèle : comme le constate Grimm dans la *Correspondance littéraire* (v. 9, 15 déc. 1770, p. 183) : « Confutzée est l'apôtre favori du patriarche de Ferney ». Convaincus que seule l'agriculture constituait une activité réellement productive et rentable pour un pays, ils voulaient étendre au maximum les cultures, supprimer tout ce qui n'était pas terre labourée ; protestaient contre les grandes propriétés de prestige qui ne rapportaient rien, etc. La conception physiocratique de l'ordre naturel du monde dont l'État est le gardien (et non le créateur), que développe le théoricien du mouvement, François Quesnay (1694-1774), auteur du *Despotisme de la Chine* (1767), se trouvait en somme – au niveau théorique tout au moins – en accord avec la notion chinoise d'ordre cosmique liée à la pratique des travaux agricoles. Il faut en effet se rappeler que les activités agricoles et séricicoles remontent à la plus haute antiquité chinoise, et ont souvent été décrites dans les textes anciens. Elles étaient considérées comme les fondements mêmes de l'activité économique et sociale. L'empereur en était le garant, comme l'indique la cérémonie du traçage du premier sillon, qu'il accomplissait une fois l'an, au printemps, pour marquer le début des activités agraires. Tout ceci est très bien exprimé dans un album poétique, accompagné de magnifiques illustrations, composé par l'empereur Kangxi lui-même, le *Gengzhitu*, composé à la fin du XVII^e siècle d'après des versions plus anciennes de ce manuel, qu'on peut comparer aux évocations d'Hésiode dans *Les Travaux et les Jours*. C'est une peinture idéalisée de la vie des champs, du travail de l'agriculteur et du sériciculteur chinois, qui chante le bon ordre du monde, sous la protection du titulaire du « mandat du Ciel » : « Je pense au fondement de la vie du peuple », dit Kangxi dans un de ces poèmes, « vêtements et nourriture dépendent du Ciel » ; ou encore : « Si l'agriculture est atteinte, c'est l'origine de la famine, si les travaux féminins sont gâtés, c'est l'origine du froid intense »⁵¹. C'est donc aussi une œuvre de propagande, dans laquelle l'empereur cherche à convaincre de sa proximité avec le monde rural. L'ouvrage est une excellente source de documentation sur le labeur quotidien des paysans chinois, sur l'organisation collective du travail, et la structure des relations familiales au village. Or, des planches extraites de cet ouvrage, ou d'autres livres chinois consacrés à l'agriculture furent envoyés en France par les jésuites. Ils se retrouvèrent notamment dans la fameuse *Description géographique, historique, etc.* (1735) du père Du Halde. Nous savons que les physiocrates s'intéressèrent à tous ces ouvrages, et que, même, on imita, dans différentes cours de l'Europe, la cérémonie agraire du traçage du premier sillon. En effet, un étonnant témoignage de cette cérémonie est fourni par une gravure conservée à Versailles, intitulée : « Monseigneur le Dauphin labourant », représentant Louis XVI ouvrant un sillon sur fond de campagne française⁵².

⁵¹ *Le Gengzhitu. Le livre du riz et de la soie. Poèmes de l'empereur Kangxi, Peintures sur soie de Jiao Bingzhen*, présentation de N. MONNET, Paris, J. C. Lattès, 2003, p. 21. Voir aussi P. PELLISOT, « À propos du *K'eng tche t'ou* », *Mémoires concernant l'Asie orientale*, 1, 1913, pp. 65-122.

⁵² F. FIEDELER, « Himmel, Erde, Kaiser. Die Ordnung der Opfer », dans *Europa und die Kaiser von China. Berliner Festspiel*, Insel Verlag, 1985, pp. 65-71, ici, p. 68.

De l'adaptation à l'hybridation

Un dernier exemple, enfin, de ce rôle de médiateurs culturels assumé par les jésuites est la présence, en Chine même, de missionnaires exerçant à la cour une activité d'artistes, de décorateurs et d'architectes, qui ont élaboré sur place une étrange formule artistique, mélangeant le style européen et le style chinois. C'est le cas du palais-jardin, offert par l'empereur Yongzheng à son fils Qianlong, qui deviendra le *Yuanmingyuan*, le *Jardin de la clarté parfaite*, stupéfiant exemple d'architecture sino-européenne⁵³, fortement influencée par le baroque italien, les réalisations de Guarini et de Borromini ; et dont les maîtres d'œuvre furent le peintre Giuseppe Castiglione (*Lang Shining*, 1688-1766)⁵⁴ et le mathématicien Michel Benoist (*Jiang Youren*, 1715-174). Le premier, né à Milan, arrivé en Chine en 1715, passa plus de cinquante ans à Pékin, et fut fort apprécié de Qianlong, dont il fit de nombreux portraits destinés à illustrer la politique de prestige impérial. Le second avait acquis en France des notions d'hydraulique, qui l'amènèrent à concevoir toute la machinerie des « grandes eaux » agrémentant un ensemble architectural extravagant, d'aspect européen par les façades, le jeu des colonnes et des pilastres, mais authentiquement chinois par la toiture et les décorations. Parmi d'autres travaux d'ingénierie, il imagina une horloge hydraulique, dont les heures étaient figurées par douze représentations d'animaux crachant des gerbes d'eau dans un bassin.

Le statut esthétique de ces réalisations n'est pas clair : tantôt, on s'est borné à les présenter comme un témoignage de l'influence occidentale sur l'art chinois, connecté à un programme propagandiste visant à confirmer l'ancrage culturel européen du christianisme⁵⁵ ; tantôt on les a plutôt vues comme un type particulier de « chinoiserie », produite non plus en Occident, mais en Chine⁵⁶ ; ou qualifiées, de façon assez peu nette, de « chinoiseries européanisées »⁵⁷. Ces qualifications souffrent en réalité d'un préjugé européocentriste, qui persiste à maintenir l'expression du « goût chinois » dans le cadre général assez flou de « l'exotisme oriental », et à interpréter la chinoiserie

⁵³ Sur ces palais, voir M. PIRAZZOLI-T'SERTEVENS, « Les palais européens. Histoire et légendes », dans *Le Yuanmingyuan. Jeux d'eau et palais européens du XVII^e siècle à la cour de Chine*, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1987, pp. 6-10 ; Che Bing CHIU, *Yuanming Yuan. Le jardin de la clarté parfaite*, Grenoble, Éd. de l'imprimeur, 2000.

⁵⁴ Castiglione (PEIFSTER, *op. cit.*, vol. 2, n° 293, pp. 635-639) fut, par excellence, un auteur de portraits, mais aussi un peintre animalier, talent qui s'est surtout exprimé dans la peinture de chevaux. Il est en effet l'auteur d'un rouleau dit « des cent coursiers », représentant une scène de combat pleine de fougue. Voir M. et C. BEURDELEY, *Castiglione, peintre jésuite à la cour de Chine*, Fribourg, Office du livre, 1971 ; M. CARTIER, *Giuseppe Castiglione, dit Lang Shining, 1688-1766*, Lausanne, Gouraud, 2004, p. 89.

⁵⁵ P. PELLIOT, *Les Influences européennes sur l'art chinois au XVII^e et au XVIII^e siècle. Conférence faite au Musée Guimet le 20 février 1927*, Paris, Imprimerie nationale, 1948.

⁵⁶ R. PICARD, *Les Peintres jésuites à la cour de Chine*, Grenoble, Éd. des 4 Seigneurs, 1973 ; M. BEURDELEY, *Peintres jésuites en Chine au XVIII^e siècle*, Paris, Anthèse, 1996.

⁵⁷ Communication de LIU CHU-LAN (« La chinoiserie en France et la chinoiserie européanisée en Chine. Étude sur la porcelaine au XVIII^e siècle »), présentée à l'occasion des rencontres internationales France Chine, à la Faculté des Arts de l'Université de Hong-Kong, 16-18 juin 2008.

comme une formule esthétique dont la Chine n'offrirait en réalité qu'un prétexte assez vague. C'est sans aucun doute le cas d'artistes particulièrement inventifs en la matière, comme l'ornemaniste, peintre animalier et grand-maître du style rocaille, Christophe Huet (1700-1759)⁵⁸, auteur des décorations chinoises de Chantilly ; du château de Champs-sur-Marne (1747) ; et de l'hôtel de Rohan-Strasbourg, à Paris, où l'on peut effectivement admirer son fantasmagorique « cabinet des singes » (1751-1752)⁵⁹ : des singes porteurs de lanternes, revêtus de costumes aristocratiques, chassant le daim ou le sanglier, y côtoient des Chinois couchés dans des hamacs, ainsi que des alchimistes affairés dans leurs officines. Mais, outre le fait que certains travaux, sur Watteau notamment⁶⁰, ont contribué à revaloriser l'apport spécifiquement chinois à la chinoiserie européenne, l'activité des missionnaires de Pékin mériterait peut-être d'être vue sous un autre angle ; celui d'une série de stratégies politiques, scientifiques, et culturelles innovantes, qui trouvent aussi leur place dans une réflexion originale sur l'altérité, émanée de la Compagnie de Jésus, sorte de « multinationale » avant la lettre, promotrice d'une nouvelle vision du monde, que nous pourrions qualifier de multipolaire⁶¹. Ce qui s'est passé, en effet, à partir des grandes découvertes et de l'élargissement des horizons géographiques et culturels intervenus à l'époque de la Renaissance, c'est la mise en place d'un vaste réseau missionnaire englobant les territoires conquis ou soumis à l'influence des nations ibériques ; du Brésil à la Chine ; de l'Inde au Japon ; du Mexique aux Philippines⁶². À l'intérieur de cet immense espace a circulé une masse impressionnante d'informations en tous genres ; culturelles, religieuses, techniques, scientifiques, etc. Nous comprenons mieux aujourd'hui que ces échanges, qui ressortissent en quelque sorte d'une « première mondialisation », ont fait émerger une réalité jusque-là occultée par des schémas binaires de confrontation et des logiques identitaires ; c'est-à-dire une logique de transaction, d'hybridation, voire même de métissage. Pendant toute cette période, l'histoire de la mission de Chine apparaît donc comme un aspect particulier de la relation interculturelle entre deux civilisations extrêmement différentes l'une de l'autre, mais qui ne s'en sont pas moins rencontrées avec un réel succès, préfigurant ainsi un modèle culturel qui s'impose de plus en plus à l'attention de la *World History* : non plus un modèle antithétique, mais plutôt un schéma réticulaire axé sur les zones de contacts, les relations transversales, les axes de communication. Le cadre d'interrogation concernant le rôle des jésuites dans la transaction avec l'Asie passe en réalité par un

⁵⁸ L. DIMIER, « Christophe Huet peintre de chinoiseries et d'animaux », *Gazette des Beaux-Arts*, vol. 14, 1985, pp. 352-366 ; 487-496 ; et R. A. WEIGERT, « Un collaborateur ignoré de Claude III Audran. Les débuts de Christophe Huet décorateur », dans *Études d'art publiées par le musée des Beaux-Arts d'Alger*, t. 7, 1952, pp. 63-78.

⁵⁹ P. BECHU et C. TAILLARD, *Les Hôtels de Soubise et de Rohan-Strasbourg. Marchés de construction et de décor*, Paris, Somogy, 2004.

⁶⁰ M. EIDELBERG et S. A. GOPIN, « Watteau's chinoiseries at la Muette », *Gazette des Beaux-Arts*, t. 130, juillet-août 1997, 1542^e-1543^e livraisons (6^e période, 139^e année), pp. 19-46.

⁶¹ F. TINGUELY, « Le monde multipolaire des missionnaires jésuites », dans *La Renaissance décentrée. Actes du Colloque de Genève*, 28-29 septembre 2006, pp. 61-72.

⁶² John. E. WILLS Jr., « Maritime Asia, 1500-1800 : the Interactive Emergence of European Domination », *American Historical Review*, vol. 98, n° 1, 1993, pp. 83-105.

mode d'interaction et de communication, qui commence seulement à susciter l'intérêt des chercheurs⁶³. C'est ainsi que, dans une étude récente sur Castiglione, Michèle Pirazzoli-T'Serstevens constate qu'en effet « l'exotisme européen » a fécondé l'art à la cour de Chine au XVIII^e siècle, et le juge historiquement comme une « intrusion détonante », tant pour les Européens que pour les Chinois : Qianlong ne s'intéressait sans doute pas réellement à l'Europe, les missionnaires servant seulement de caution à la démonstration du cosmopolitisme de la dynastie mandchoue⁶⁴. Mais, du point de vue missionnaire, *le yuanmingyuan* se voulait un aspect particulier de la stratégie globale d'adaptation inaugurée par le père Ricci et un exemple convaincant d'accommodation au style mandchou du baroque européen ; une formule avancée d'art sino-européen, mélange hybride de réalité et de fantasme posant les bases de ce qui deviendra « l'art missionnaire »⁶⁵. D'une part, les jésuites ont systématiquement exploité l'engouement pour la Chine qui s'était éveillé en Europe, en y envoyant leurs relations, leurs planches et leurs dessins, afin de convaincre leurs contemporains et corréligionnaires de soutenir la mission⁶⁶. D'autre part, ils ont élaboré sur place une formule esthétique *métissée*, qui préfigure l'inculturation religieuse⁶⁷. C'est ce qu'on voit dans l'œuvre de Jean-Denis Attiret⁶⁸, parti en février 1737 pour la Chine,

⁶³ Voir la remarquable modélisation proposée par N. STANDAERT S. J., « Méthodologie de l'histoire du contact entre cultures : le cas de la Chine au XVII^e siècle », dans J. SCHEUER et P. SERVAIS (éd.), *Passeurs de religions. Entre Orient et Occident (Rencontres Orient-Occident, 6)*, Louvain-la-Neuve, 2004, pp. 25-70.

⁶⁴ *Giuseppe Castiglione (1688-1766), peintre et architecte à la cour de Chine*, Paris, Thalia, 2007, pp. 160-161.

⁶⁵ Un constat déjà fait par R. ÉTIEMBLE, *L'Europe chinoise, op. cit.*, vol. 2, p. 74, et G. COMBAZ, « La peinture chinoise », *Mélanges chinois et bouddhiques*, Bruxelles, 1939, pp. 11-149.

⁶⁶ G. LOEHR, « L'artiste Jean-Denis Attiret et l'influence exercée par sa description des jardins impériaux », dans *Actes du Colloque international de sinologie (La Mission française de Pékin aux XVII^e et XVIII^e siècles. Chantilly, 1974)*, Paris, Les Belles Lettres, 1976, pp. 69-83 ; ici, p. 75.

⁶⁷ G. H. HARRIS, « The Mission of Matteo Ricci. A Case Study of an Effort at Guided Cultural Change in China in the Sixteenth Century », *Monumenta Serica*, vol. 25, 1966, pp. 1-168 ; et Y. RAGUIN, « An Example of Inculturation. Matteo Ricci », *Lumen Vitae*, vol. 40, 1985, pp. 30-35 ; D. E. MUNGELLO, *Curious Land : Jesuit Accommodation and the Origins of Sinology*, Stuttgart, Steiner Verlag, 1985.

⁶⁸ PFISTER, *op. cit.*, vol. 2, n° 356, pp. 787-792 ; H. BERNARD, *Le Frère Attiret au service de K'ien-Long (1735-1768). Sa première biographie, écrite par le Père Amiot, rééditée avec notes explicatives et commentaires historiques*, Shanghai, Université Aurore, 1943 (Série culturelle des hautes études de Tientsin), qui réédite la « Lettre du P. Amiot, jésuite, concernant la mort, les principales circonstances de la vie du frère Jean-Denis Attiret, de Dole, jésuite, peintre de l'empereur de Chine, mort à Pékin le 8 décembre 1768 » publiée dans le *Journal des savants* en juin 1771 pp. 406-420 (reproduction intégrale, mais sans notes explicatives, par le père Ed. TERWECOREN, « Jean-Denis Attiret peintre et missionnaire. Lettre inédite du Père Amyot », *Collection de précis historiques. Mélanges littéraires scientifiques*, Bruxelles, J. Vandereydt, t. 7, n° 114, 15 sept. 1856, pp. 437-453 ; n° 115, 1^{er} oct. 1856, p. 461-477 ; n° 116, 15 oct. 1856, p. 485-500) ; ainsi que Paul PELLIOU, *Les Influences européennes sur l'art chinois au XVII^e et au XVIII^e siècle. Conférence faite au Musée Guimet le 20 février 1927*, Paris, Imprimerie nationale,

où les missionnaires, désireux de capter la bienveillance de l'empereur, demandaient des artistes. Formé à la peinture par son père, il s'était perfectionné à Rome, avant de se fixer à Lyon, où ses tableaux lui attirèrent quelque réputation. Entré au noviciat des Jésuites d'Avignon en 1735, il peignit en grisaille quelques scènes de la vie du Christ et fut chargé de décorer l'église St.-Louis. À Pékin, le premier tableau qu'il offrit à l'empereur représentait *L'Adoration des rois*, qui plut beaucoup au souverain. Celui-ci l'appela à travailler journellement auprès de lui, de sorte qu'il devint le peintre préféré du Fils du Ciel. Mais il ne s'adonnait qu'à l'histoire et aux portraits : on l'obligea alors à se transformer en peintre de paysages, de batailles, de fleurs. L'empereur ne voulut pas qu'il travaillât à l'huile, et le contraignit à se lancer dans la détrempe. Attiret fut obligé de prendre des leçons des peintres chinois, et d'apprendre à maîtriser l'exacte représentation des fleurs, et du feuillage des arbres, etc. Il fut contraint de peindre à l'eau, d'apprendre les rudiments d'une technique qui lui était étrangère. L'empereur, en récompense, le créa mandarin ; dignité qu'il devait refuser. Et Attiret de souligner à quel point il souffrit d'être contraint à se plier à l'usage local ! On estimait, selon lui, que le fait d'être admis en la présence de l'empereur, de pouvoir lui parler, était une récompense suprême, dont il devait s'estimer satisfait :

Être à la chaîne d'un soleil à l'autre ; avoir à peine les dimanches et les fêtes pour prier Dieu ; ne peindre presque rien de son goût et de son génie ; avoir mille autres embarras qu'il serait trop long de vous expliquer ; tout cela me ferait bien vite reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyais mon pinceau utile pour le bien de la religion, et pour rendre l'empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent, et si je ne voyais le paradis au bout de mes peines et de mes travaux⁶⁹.

Il ajoutait que, mis à part les portraits du frère de l'empereur, de sa femme et de quelques autres princes et princesses de sang, il n'avait presque rien peint dans le goût européen. Il avait dû oublier ce qu'il avait appris, se mettre à peindre sur soie, s'obliger aux *desiderata* de l'empereur. À peine avait-il terminé ses dessins que l'empereur ordonnait des changements, imposait des corrections :

Que la correction soit bien ou mal, il en faut passer par là sans oser rien dire. Ici l'empereur sait tout, ou du moins la flatterie le lui dit fort haut, et peut-être le croit-il : toujours agit-il comme s'il en était persuadé⁷⁰.

Attiret est l'auteur de la lettre célèbre, datée du 1^{er} novembre 1743, qui allait susciter dans toute l'Europe un intérêt passionné et déterminer la vogue du jardin anglo-chinois⁷¹. Sa description introduisit dans l'esthétique des jardins un principe

1948 ; et, plus récemment, le catalogue de l'exposition *Jean-Denis Attiret, un Dolois du XVIII^e siècle à la cour de l'empereur de Chine*, Musée des Beaux-Arts de Dole, 2 mai-31 août 2004. Voir G. LOEHR, « L'artiste Jean-Denis Attiret et l'influence exercée par sa description des jardins impériaux », dans *Actes du Colloque international de sinologie (La Mission française de Pékin aux XVII^e et XVIII^e siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 1976, pp. 69-83.

⁶⁹ L. AIMÉ-MARTIN (éd.), *Lettres édifiantes et curieuses*, op. cit., vol. 3, p. 793.

⁷⁰ Témoignage du père HUC, *Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet, par M. Huc, ancien missionnaire apostolique de la Chine*, Paris, Gaume, 1857-1858, vol. 4, pp. 99-106.

⁷¹ L. AIMÉ-MARTIN (éd.), *Lettres édifiantes*, op. cit., vol. 3, pp. 786-795.

de diversité, qui allait attirer l'attention de Voltaire, acquis, suite à cette lecture, à la cause de la relativité du *Beau* : « Quand frère Attiret vint de Chine à Versailles, il le trouva petit et triste », déclare en effet le patriarche de Ferney⁷². D'autres relations jésuites encore parvinrent en Europe, dont la lettre du père Michel Benoist à M. Papillon d'Auteroche, « Sur les jardins, les palais, les occupations de l'empereur ». Benoist y rappelait ses activités et ses fonctions à la cour de Chine. Il décrivait les « jardins enchantés » de la résidence d'été à quelques lieues de la capitale, insistait sur le fait qu'en Chine, la vue n'est jamais fatiguée, parce qu'elle est toujours bornée à un espace qui lui est proportionné. Il parlait des canaux dont les parapets paraissent de pierre brute, des grottes, cavités artificielles qui imitent la nature, etc.⁷³ Ce fut la formule codifiée par l'architecte anglais William Chambers en 1757, dans ses *Designs of Chinese Buildings, Furniture, Dresses, Machines and Ustensiles, etc.*, où se trouve exposée une doctrine des jardins promouvant le principe d'une mise en scène très savante conduisant le promeneur de surprise en surprise⁷⁴. Le maître-mot était ici un vocable d'origine japonaise, *sharawadgi*, pour désigner une esthétique illusionniste camouflant le dessein d'ensemble sous l'apparente irrégularité de dissymétries gracieuses et pittoresques⁷⁵. Avec Chambers commença à s'implanter dans la conscience esthétique l'idée d'une dimension psychologique des jardins, qui faisait la part belle à des facultés très prisées par le XVIII^e siècle : l'imagination et le sublime. Un type architectural allait connaître en Europe un succès phénoménal : la pagode, dont le modèle était la pagode de Nanjing, une construction qui allait inspirer, avec des variantes, toute une série de constructions en Europe : la pagode de Kew Gardens, par William Chambers (1762) à Londres ; la pagode de Chanteloup, par Le Camus (1775-1778), édiflée par le duc de Choiseul sur ses terres, près d'Amboise ; le pavillon du thé du Château de Sans-Souci, à Potsdam, réalisée pour Frédéric II ; et – l'œuvre la mieux conservée de toutes – le pavillon chinois de Drottningholm, construit dans les environs de Stockholm⁷⁶. Plutôt que de « chinoiserie européanisée », on pourrait parler d'un style international sino-européen, inscrit dans un mouvement de va-et-vient entre l'Occident et l'Extrême-Orient. Il serait par conséquent souhaitable que l'interprétation de la chinoiserie se dégage de la logique antithétique dans laquelle elle a trop souvent été enfermée : non pas une émanation exclusivement « occidentale » de produits importés ; mais la trace matérielle d'un dialogue amorcé par les acteurs d'une relation qui a également comporté, sinon de véritables réciprocités, du moins, au plan idéologique en tout cas, des congruences significatives.

⁷² Article « Beau » des *Questions sur l'Encyclopédie*, dans *Œuvres complètes de Voltaire*, éd. Moland, Paris, Garnier, vol. 17, 1, 1878, p. 559.

⁷³ L. AIMÉ-MARTIN (éd.), *Lettres édifiantes*, *op. cit.*, vol. 4, 16 nov. 1767, pp. 120-123.

⁷⁴ Sur l'art des jardins au XVIII^e siècle, voir O. SIRÉN, *China and Gardens of Europe of the Eighteenth Century*, New York, The Ronald Press Company, 1950 ; Che Bing CHIU, *Yuanmingyuan*, *op. cit.* ; M. MOSSER, « Les architectures paradoxales ou petit traité des fabriques », dans *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 1991, pp. 258-76.

⁷⁵ Voir M. MOSSER, « Ces palais fabuleux... au milieu d'un désert », dans *Pagodes et dragons*, *op. cit.*, pp. 79-85.

⁷⁶ Å. SETTERWALL, S. FOGELMARCK et B. GYLLENSVÄRD, *The Chinese Pavilion at Drottningholm*, Malmö, Allhems Förlag, 1974.